

SONNET

*Petit oiseau
Gazouille et chante
Ta variante
Sur le roseau.*

*Près du ruisseau
A ton amante
Dis ton attente
Sur l'arbrisseau.*

*Ton doux ramage,
Ton beau plumage,
Vont assiéger*

*De cette belle
A la blanche aile,
Le cœur léger.*

Antonio Pelle lui

LE CAPORAL BRETON

Nous sommes en Bretagne.

La nuit tombait, la petite cloche d'une chapelle sonnait lentement la prière du soir. L'abbaye ruinée de Saint-Aubert se présentait comme un fantôme sur le plateau de la montagne, avec ses murailles grisâtres et ses longues draperies de lierre. C'était le premier jour de mai, des feux de joie brillaient.

Un jeune voyageur, portant l'uniforme des dragons français, après avoir gravi légèrement le revers de la colline, s'arrêta tout-à-coup en face du vieux monastère. A son aspect, une femme, en grand deuil, se détacha du monument d'un chef Français sur lequel elle était prosternée, et, saisissant vivement la main du jeune homme, elle l'entraîna sous les voûtes de l'église gothique.

— Nous sommes mieux ici, dit-elle, en passant lentement la main sur son front ; la vue de ces feux me fait mal et les accents de la voix humaine m'importunent. Mon pauvre Yves, mon unique et dernière espérance, mon fils, tu vas donc me quitter !

— Ma mère, dit le jeune soldat avec une émotion profonde, tu viens ici pour me bénir avant mon départ, n'est-ce pas ?

— Oui, mon cher Yves, j'ai voulu te voir encore, j'avais besoin de te bénir au milieu de ces colonnes mutilées par le fer et le feu, dans ces cloîtres déserts bâtis par tes pieux ancêtres et que leur épée sut défendre.

C'est en face de cet autel où tes pères ont prié, sur ces dalles mortuaires où les chefs du pays reposent, sous ces arcades en ruine comme la fortune de ta maison, mon fils, que je viens exiger de toi un serment solennel.

— Parlez, parlez, vous serez obéie.

— Jure-moi de ne jamais rougir, ni de ta religion, ni de la France.

Yves était à genoux au pied de l'autel écroulé sur lequel se jouaient les pâles rayons de la lune ; un jour verdâtre et fantastique tombaient des ogives sculptées. Sous les pieds du jeune homme étaient dix générations décédées ; autour de lui, les statues des saints et des rois. Il prononça le serment exigé la tête haute et les mains jointes.

Tout à coup, le roulement lointain du tambour vint se mêler aux bruits confus du soir.

— Entendez-vous, dit Yves en pâlisant.

— J'entends, dit la pauvre veuve, saisie au cœur.

— Le vaisseau qui doit m'emporter demain, se balance là-bas comme un oiseau de mer, dit le jeune homme, en s'arrêtant sous le portique de l'église, en montrant de la main la baie qui déroulait au loin ses flots éclairés par la lune.

— Ah ! Yves ! par pitié cache-moi ce vaisseau !

— Adieu, ma bonne, ma noble mère ! Adieu ! priez pour moi quand je combattrai loin de vous, dans les savanes d'Amérique.

— Oui, je prierai pour toi, dit la pauvre mère en dévorant ses larmes, j'irai en pèlerinage au sanctuaire de la bonne Mère des Bretons, j'attirerai sur ta tête, à force de jeûnes et d'aumônes, les bénédictions du Seigneur ; j'userai de mes genoux les marches de cet autel délaissé comme moi !

— Adieu ! dit le jeune Breton d'une voix étouffée.

— Arrête ! s'écria la mère en le serrant contre son cœur avec égarement. Arrête ! quoi, si tôt !... je ne t'ai pas encore béni !

— Adieu ! adieu ! s'écria Yves en s'arrachant des bras de sa mère.

Et il descendit en courant la colline.

La pauvre veuve resta debout sur une pierre druidique tant qu'elle entrevit dans la plaine l'uniforme de son fils. Puis elle s'assit sur une tombe couverte de mousse et pleura.

Au point du jour, une légère frégate quittait les côtes de Bretagne ; un jeune homme, au visage plein de noblesse et de mélancolie, la tête pensivement appuyée contre le grand mât, saluait d'un geste d'adieu cette terre des souvenirs. Longtemps il attacha ses regards attristés sur les créneaux croulants de la vieille tour qu'il avait visitée la veille ; une larme solitaire roula silencieuse et inaperçue sous la paupière du soldat.

Peu de mois après, la frégate jetait l'ancre dans la rade de Québec. Yves alla rejoindre le corps d'armée que commandait M. Dubuisson ; il prit part à l'expédition de ce dernier contre les Outagamis, tribu sauvage soulevée par les Anglais.

Le noble Breton ne tarda pas à se distinguer. Yves s'était fait remarquer en plus d'une rencontre par sa bravoure et son sang-froid. Il fut nommé caporal sur le champ de bataille après une action d'éclat.

Un jour, M. Dubuisson lui dit :

— L'occasion est pour toi favorable d'acquérir la gloire. J'expédie cette nuit un exprès porteur de dépêches fort importantes ; tout serait perdu, si elles étaient enlevées par les Anglais. Ce départ est un secret pour l'armée ; il faut, à mon exprès, une escorte parfaitement sûre, c'est toi que j'ai choisi.

C'est un honneur périlleux, ajouta sa seigneurie après une minute de réflexion.

— J'accepte, dit Yves avec énergie.

Au milieu de la nuit, notre jeune homme et son compagnon quittèrent le camp français.

C'était une nuit douce et chaude, une nuit du nouveau monde ; la lune versait ses rayons bleuâtres sur la cime des magnoliers. Le ciel était si pur, qu'on y cherchait vainement un nuage.

Tandis que le guide s'orientait sur l'étoile du nord et qu'il interrogeait la mousse des vieux chênes pour suivre une ligne droite à travers la forêt, Yves rêvait à sa patrie, il était si heureux !

— Qui va là ? cria soudainement une patrouille anglaise.

Les deux soldats s'enfoncent dans le bois.

— Qui vive ? cria un voix éloignée dans une autre direction.

— Nous sommes cernés, dit le jeune Breton.

Au même instant, les deux jeunes gens essayèrent une décharge de mousqueterie.

— Je suis frappé à mort, dit l'exprès, en se laissant tomber de son cheval, sauvez les dépêches.

Yves se saisit des papiers et s'enfuit au hasard dans la partie la plus fourrée du bois. Une nouvelle décharge suivit la première. Yves volait à travers la forêt ; mais la vie du jeune caporal s'écoulait par trois larges blessures. Il tomba, pâle et défaillant, au pied d'un cèdre couvert de mousse.

— Et mes dépêches, dit-il, en regardant le ciel étincelant d'étoiles, et mes dépêches, ce dépôt de l'honneur que j'ai juré de conserver intact ! Mon Dieu ! inspirez-moi !

Tout à coup, la figure du jeune blessé prend une expression sublime, il se soulève avec effort, déchire de ses mains la plus large de ses blessures, y introduit péniblement la lettre et referme, sur le précieux papier, ses chairs ensanglantées.

— O mon pays ! dit-il en retombant sur le gazon, un pauvre soldat te lègue son dernier soupir.

Au point du jour, une patrouille française le trouva baignant dans son sang. Il pressait contre son cœur

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS (RÉSULTAT)

Voir le No. 768

